

**ECOLE MILITAIRE
DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE**

80^{ème} Anniversaire 1941-2021



SAINT-CYR

LE GÉNÉRAL DE GAULLE

Décembre 1951.

Les Cadets! Parmi les
Français libres, les jeunes furent les
plus généreux, autrement dit: les
meilleurs.

Par les efforts et les sacrifices de
leur cinq glorieuses promotions: "Libération",
"Bir Hakeim", "Pezzan - Tunisie",
"Cora et Sarnia", "18 Juin", ces
bons fils ont, de tant leur, leurs, pour
la patrie en danger.

Mais aussi, dans son chemin,
aux plus jours de son Histoire, ils ont
construit la France.

J. de Gaulle.

L'ÉCOLE DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE

I - LES ORIGINES

En juin 1940, le général de Gaulle trouve rassemblés autour de lui plus d'une centaine d'adolescents âgés de quatorze à seize ans, qui ont traversé la mer pour lui offrir leur total dévouement au service de la France. Leur jeune âge leur interdit de les incorporer dans une unité combattante quel que soit l'ardent désir qu'ils en ont. Il faut pourtant les prendre en charge matériellement et moralement malgré le cruel manque de moyens de la France Libre naissante.

Dans un premier temps, ils sont cantonnés sous la tente près de la petite localité de Brymbach, dans le Pays de Galles où, insuffisamment occupés et déçus d'être écartés des activités guerrières dont ils rêvent, ils doivent patienter dans l'attente d'une décision définitive les concernant.

En octobre, ceux d'entre eux qui ont dû interrompre leurs études secondaires, un peu plus d'une soixantaine, sont regroupés à «Rake Manor», petit manoir du Surrey, en vue de leur permettre de poursuivre leurs études tout en recevant un commencement d'instruction militaire.

Mais ces adolescents n'ont plus la mentalité ni les préoccupations de collégiens ordinaires et l'expérience se révèle décevante, pour les intéressés comme pour leurs professeurs. Le général de Gaulle, mis au courant de leur situation, décide de donner satisfaction à ces volontaires, et de créer pour eux une véritable école militaire, qui réserverait pourtant une place aux enseignements de culture générale encore nécessaires.

Cette école prendra le nom d'École des Cadets de la France Libre.

II - L'ÉCOLE DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE

Le 4 février 1941, l'École des Cadets s'installe dans un des bâtiments réquisitionnés de l'importante «Public School» de Malvern, au sud de Worcester.

Dès le début, le général de Gaulle tient à ce qu'au travers de l'épreuve que connaissait la France, cette école maintienne la tradition plus que centenaire de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, dont il est lui-même issu.

Conformément à cette volonté, toute l'instruction militaire y sera toujours assurée par des officiers issus de Saint-Cyr, particulièrement attachés à transmettre à leurs jeunes élèves l'esprit et la tradition de cette glorieuse institution.

Remise du fanion de l'École par le général de Gaulle le 13 septembre 1941



**Collège de Malvern (Worcestershire) – House n° 5
Février 1941 – Mai 1942**



Remise du fanion de l'Ecole par le général de Gaulle le 13 septembre 1941

Dès lors, les Cadets seront correctement installés et équipés à la française grâce aux réserves de tenues bleu sombre laissées derrière eux par les bataillons alpins de Narvick, tenues complétées pour les élèves aspirants par une fourragère blanche, insigne chez les Anglais des élèves officiers. Ils travailleront avec enthousiasme pour décrocher le moment venu le galon qui sanctionnera leurs efforts.

L'effectif est réparti en trois sections

- une section préparatoire pour les moins avancés en âge et en savoir,
- une première section pour ceux dont le degré d'instruction correspond à peu près à celui des lycéens de première, une section, qui deviendra une compagnie d'Elèves aspirants, bacheliers ou jugés dignes de l'être, et dont la date de naissance, réelle

ou astucieusement corrigée, leur permettra de prétendre à un enrôlement régulier à la fin de leurs études.

La première promotion, comprenant quinze aspirants, sort en juin 1942, et choisit d'être baptisée « Libération ». Sur ces quinze jeunes officiers, huit seront tués à l'ennemi.

*

En mai 1942, les bâtiments de la Public School de Malvern étant réquisitionnés par les autorités militaires anglaises, l'École des Cadets s'installe alors, non loin, dans le manoir de Ribbesford, près de la ville de Bewdley (déformation du vocable normand «Beaulieu»), où elle trouve un cadre plus vaste et mieux adapté à la croissance de ses effectifs.

Les Cadets de 1940 ayant à ce moment atteint l'âge de dix-huit ans, également exigé des nouveaux arrivants, le cycle préparatoire est supprimé. Les élèves sont donc répartis en deux compagnies, dont la période d'instruction est pour chacune de six



**Manoir de Ribbesford (Worcestershire)
Mai 1942 – juin 1944**

mois. Les premiers six mois sont consacrés à l'instruction militaire des jeunes recrues et se trouvent sanctionnés par le grade de sergent. La seconde période est employée à la formation technique et professionnelle des futurs officiers.

De décembre 1942 à juin 1944, quatre nouvelles promotions sont sorties de l'École des Cadets. Elles portent les noms de : «Bir Hakeim», «Fezzan Tunisie», «Corse et Savoie» et «18 Juin».

Selon la tradition de Saint-Cyr, chaque baptême de promotion donne lieu à une prise d'armes solennelle qui est présidée par le général de Gaulle lorsqu'il est en Grande-Bretagne ou, lorsqu'il est absent, par un de ses représentants (notamment les généraux Leclerc et Koenig pour la dernière promotion).

Au total, deux cent onze officiers sont issus de l'École des Cadets. Quarante-huit d'entre eux, soit près d'un sur quatre, sont morts pour la France.

L'École Militaire des Cadets de la France Libre a été dissoute le 16 juin 1944. Dans l'ordre du jour ordonnant la dissolution de l'École, le général de Gaulle a pu écrire :

«Le nom de l'École des Cadets demeurera dans l'histoire militaire de la France. Il demeurera comme celui du refuge où la jeune élite de notre armée apprit à vaincre pour la libération et la rénovation de la Patrie.»

III - LES CADETS

De 1941 à 1943, le nombre des élèves de l'École des Cadets est progressivement passé d'une soixantaine à plus de cent cinquante.

En effet, au fil du temps, les premiers volontaires, qui provenaient en grande majorité de Bretagne et, dans une moindre mesure, du nord de la France, sont rejoints par d'autres jeunes gens arrivés le plus souvent après de multiples aventures :

- évadés de France par la mer, ou par l'Espagne, très souvent après des mois d'incarcération en prison ou au sinistre camp de Miranda.
- en provenance des territoires français d'Outre-mer, déjà ralliés ou non : Nouvelle-Calédonie, territoires français du Pacifique, Madagascar, la Réunion, la Martinique,
- ou en provenance de l'étranger : Canada, Etats-Unis, Mexique. Argentine, Haïti, Belgique, Luxembourg, Suède, Islande - ou, plus simplement, de Grande-Bretagne.

Avant leur entrée à l'École, tous ces jeunes gens ont déjà, pour la plupart d'entre eux, fait preuve de détermination au travers de dures épreuves. Quelles motivations impérieuses les ont ainsi poussés à prendre de tels risques, alors que leur jeune âge pouvait les autoriser à rester sans remords chez eux, pour y continuer leurs études ? Malgré la grande diversité de leurs origines, deux sentiments dominants leur sont communs, sentiments d'ailleurs partagés par tous les Français Libres, mais qu'ils ressentent de façon particulièrement forte en raison de leur jeunesse. Tout d'abord, naturellement, le patriotisme. L'état dans lequel se trouve la France et la honte de la défaite leur inspirent un ardent désir de revanche, mais surtout, ils ont tous enfouie en eux la sensation d'une profonde blessure : ce qui se passe alors en France leur est intolérable et les atteint dans leur dignité personnelle. Laisser se dérouler de tels événements sans s'y impliquer totalement leur paraît inacceptable.

La force de ces sentiments et cette profonde communauté d'engagement ont créé chez les Cadets un très puissant lien de commune identité qui se manifeste aujourd'hui encore.

IV - LES CADETS AU COMBAT

Depuis 1942, année de la sortie de la première promotion, les Cadets n'ont pas cessé de combattre sur tous les champs de bataille où la France a été engagée.

Tout d'abord dans la Résistance où un Cadet trouvera une mort glorieuse les armes à la main.

Puis en Italie, au sein de la 1^{ère} Division Française Libre (vingt-cinq Cadets ont servi dans cette prestigieuse unité). En 1944, pratiquement

tous les Cadets ont participé à la libération de la France et ultérieurement aux opérations menées en Belgique, au Luxembourg, aux Pays-Bas et en Allemagne.

Ils ont servi dans toutes les unités de l'armée française : à la 1^{ère} Division Française Libre, à la 2^{ème} DB, chez les parachutistes SAS ou les Fusiliers marins et commandos de la Marine, au Bureau Central de Renseignement et d'Action pour l'encadrement des maquis, dans la 1^{ère} Armée ou dans les missions tactiques de liaison avec les armées alliées.

L'engagement des Cadets qui ont choisi la carrière militaire s'est poursuivi après la fin des combats en Europe. Douze anciens élèves ont été tués en Indochine, deux en Corée, trois en Algérie, un au Katanga et un au Togo.

Les Cadets se sont partout montrés dignes des plus belles traditions de l'armée française, comme le montrent les très nombreuses citations ou décorations qui leur ont été décernées. Sept d'entre eux ont été faits Compagnons de la Libération.

V - LES HONNEURS

Le 9 juin 1949, à Malvem College, un banc commémoratif de la présence des Cadets a été inauguré.

Le 17 mars 1954, une loi de la République a officiellement assimilé l'École Militaire des Cadets de la France Libre à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr.

Le 12 mars 1956, dans les ruines de Saint-Cyr-l'École, le drapeau de l'École Militaire des Cadets de la France Libre était décoré de la Croix de la Légion d'honneur et de la Croix de Guerre avec palme. La citation comporte cette phrase :



**Le 12 mars 1956 à Saint-Cyr-l'École,
le général Koenig décore le drapeau
de l'École Militaire des Cadets de la Légion d'honneur.**

« Dès 1940, reprenant les plus belles traditions de Saint- Cyr; a groupé et instruit les jeunes Français venus en Angleterre désireux de lutter pour la libération de la Patrie. D'abord à Malvern, puis à Ribbesford, a formé cinq promotions qui se sont magnifiquement comportées sur les champs de bataille les plus divers. A sa dissolution le 15 juin 1944, elle pouvait être fière d'avoir bien rempli sa mission. »

Le 25 août 1956, le drapeau de l'École des Cadets également décoré de la Médaille de la Résistance, a été solennellement déposé au Musée du Souvenir de Saint-Cyr-Coëtquidan, en présence du général de Gaulle.

Le 24 juillet 1966, un monument à la mémoire des Cadets de la France Libre a été érigé à l'entrée de la cour d'honneur de l'École de Saint-Cyr-Coëtquidan.

Le 24 mai 1985, la Croix de Guerre luxembourgeoise a été décernée à l'École des Cadets.

Le 26 juillet 1987, la promotion sortante de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr a choisi comme nom de baptême «Cadets de la France Libre».

Par ailleurs, neuf promotions de l'École Militaire Interarmes et de l'École des officiers de Réserve ont choisi de porter le nom d'un Cadet mort pour la France.

Le 28 octobre 1998, une «Place des Cadets de la France Libre» a été inaugurée à La Ferté-Saint-Aubin.

Le 27 février 2001, une «Rue des Cadets de la France Libre» a été inaugurée à Lyon et le 28 juin 2002, une autre l'est à Paris.

Le 8 mai 2004, enfin, une "allée des Cadets de la France Libre" est inaugurée à Massy.

Un bon nombre de sites ou d'artères dans d'autres villes de France portent le nom d'un Cadet mort au champ d'honneur.

Aux Invalides, le Musée de la Libération et le Musée de la France Libre, ainsi que le Musée de l'Officier à Saint-Cyr, ont consacré une ou plusieurs vitrines à L'École des Cadets.

Une plaque fixée sur le manoir de Ribbesford, en Angleterre, et une vitrine au musée de Bewdley rappellent la présence de l'École au cœur du Worcestershire durant la grande épreuve.

*

Citations du général de Gaulle au sujet de l'École des Cadets:

«L'École Militaire des Cadets aura été une pleine et noble réussite française. Je voudrais que vous sachiez et que vous disiez à quel point je me suis trouvé moi-même réconforté dans ma tâche, chaque fois que j'ai eu l'honneur d'inspecter l'École. La pure ardeur, l'entière discipline, la belle tenue de nos Cadets sont les meilleurs aliments de notre espérance...»

Charles de Gaulle

*Lettre au Commandant de l'École datée d'Alger,
7 novembre 1943.*

Les Cadets : «Rien ne reconforte autant le chef des Français Libres que le contact de cette jeunesse, fleuron d'espoir ajouté à la gloire obscurcie de la France.»

Charles de Gaulle

Mémoires de guerre.

«Mais aussi, dans son chagrin, aux pires jours de son Histoire, ils ont consolé la France.»

Charles de Gaulle

Décembre 1951.

*

VI - L'AMICALE

A partir de 1947, une Amicale regroupe les anciens de l'École Militaire des Cadets : cadres, officiers, élèves et stagiaires.

De très nombreuses activités peuvent être portées à son actif rencontres officielles ou amicales, célébrations, visites, voyages du souvenir ou culturels.

L'Amicale a publié plusieurs éditions d'un annuaire et diffuse un bulletin de liaison semestriel.

Les familles des disparus ont été régulièrement associées aux rencontres, notamment lors de déjeuners hebdomadaires pendant trois décennies.

Le général de Gaulle avait accepté la Présidence d'honneur de l'Amicale et honoré de sa présence deux de ses dîners

L'amicale a cessé ses activités en 2010.



«CE TEMPS-LÀ¹»

Que sur la trame de l'histoire de l'École, chacun des survivants accroche désormais ses propres souvenirs.

En ce qui me concerne, je voudrais seulement tenter de faire revivre, une dernière fois, le milieu, l'atmosphère, l'esprit qui caractérisèrent l'École, afin que ce passé ne se dissolve pas tout à fait dans l'universelle confusion qui semble bien être la marque désespérante de notre temps. Si, avant d'analyser de mon mieux la composition subtile de cette atmosphère et de cet esprit, je devais exprimer une impression d'ensemble, il me paraît que je pourrais la résumer ainsi : les Cadets étaient heureux.

Cet état d'âme peut être jugé inexplicable, sinon choquant: retranchés de leur pays saignant, séparés de leurs familles et souvent soucieux sur son sort, pas très riches, sevrés de toute douceur et d'affections intimes à un âge où ces appuis sont encore nécessaires, menant une vie austère après tout, astreints à la ferme discipline que doivent justement supporter ceux qui auront un jour la charge de commander, comment ces jeunes gens pouvaient-ils être heureux ?

Une explication de base, qui éclairerait tout, c'est que peut-être l'immense majorité des hommes de nos jours se trompent sur la véritable nature du bonheur et sur les éléments qui favorisent son éclosion. Quoiqu'il en soit, les Cadets, à de très rares

¹ Texte écrit en 1954

exceptions près, travaillaient dans la joie, à tel point que tous ceux qui les visitaient en ressentait la chaleur généreuse. Et d'où tiraient-ils cet état de grâce ?

D'abord, sans doute, de l'époque qu'ils vivaient, exaltante entre toutes. Il s'agit là, bien sûr, d'un temps révolu, le temps de la pureté, de l'intransigeance, du choix qui engage à fond, le temps de cette liberté particulière aux révoltés (aux « dissidents » selon le vocabulaire feutré de Vichy), liberté lourde de périls et de responsabilités, mais armée d'un sens du devoir et d'une discipline qu'on tire du meilleur de soi-même.

C'était le temps où les âmes se mettaient à nu, où toutes les prétentions faussement fondées faisaient triste figure, où des enfants se comportaient instinctivement en hommes alors que tant de gens avertis s'enlisaient dans des calculs avilissants.

C'était, en un mot, le temps de la grandeur, celui dont Churchill disait à ses compatriotes, avec une juste fierté : « Toute la furie et la puissance de l'ennemi seront bientôt tournées contre nous. Hitler sait qu'il doit nous écraser dans cette île, ou bien perdre la guerre. Si nous supportons son assaut, alors toute l'Europe sera libre un jour, et le monde reprendra sa marche en avant, vers les hautes régions ensoleillées. Mais, si nous échouons, alors le monde entier, y compris les Etats-Unis, y compris tout ce que nous avons connu et aimé, sombrera dans l'abîme d'un nouveau Moyen Age, rendu plus sinistre et plus prolongé encore, grâce aux ressources d'une science pervertie. Etreignons donc notre devoir et comportons-nous de telle façon que, si l'Empire britannique dure mille ans encore, les hommes disent encore dans mille ans : ce fût leur plus belle heure. »

Aux instants où la France doute d'elle-même, il ne serait pas mauvais qu'elle se souvienne que certains de ses enfants, au sens propre du mot, avaient choisi de partager cette plus belle heure de ce grand destin.

L'esprit de confusion qui règne actuellement se plaît à contester le mérite qu'ils peuvent revendiquer à ce titre, en attribuant à la «chance» leur présence sur un sol qui devait échapper - mais l'avenir seul le révéla - à la malédiction de l'occupation nazie. Il semble utile de rappeler, pour le salut de la vérité historique, que si cette «chance» fut en effet offerte à bien des Français raisonnables qui n'avaient qu'à tendre la main pour s'en saisir et qui n'en ont pas profité, les Cadets, eux, durent bien souvent la forcer : tous ceux, entre autres, qui franchirent à pied les cols des Pyrénées, et qui devaient déjouer successivement la vigilance de la gendarmerie « nationale », sous peine de faire connaissance avec les geôles de Vichy qui servirent trop souvent d'antichambre aux Kommandos de la Mort, et la surveillance des patrouilles espagnoles s'ils voulaient échapper au régime inqualifiable de la prison «modèle» de Pampelune et du camp concentrationnaire de Miranda ; ceux qui, partis de Fort-Mahon, en culottes de garçonnets, dans de fragiles canoës, avec une boussole de boy-scout pour tout instrument de navigation, errèrent trente-six heures sur la Manche, avant de venir s'échouer rudement sur les rochers de la côte anglaise ; ceux qui, résistants de la première heure et tôt traqués à mort, furent embarqués de nuit sur un avion ou un sous-marin spécialisés dans ce genre de sauvetage : ceux dont l'évasion engageait de si terribles responsabilités qu'ils en étaient condamnés au silence ; ceux qui, enfin, sans accomplir précisément des exploits, accoururent de tous les points de l'Union française et des deux Amériques, après avoir tout abandonné, après avoir bravé la malveillance active d'autorités diverses encore toutes puissantes dans leurs fiefs, juste pour offrir leur jeune vie qu'il leur était si facile de ménager sans même que leur réputation en souffrît.

Ainsi, consciemment ou non, chaque Cadet portait en lui la tranquille conviction d'être en règle avec soi-même, et la plénitude de leur engagement conférait à tous les instants de leur vie un équilibre qu'aucune vicissitude ne pouvait entamer.

Un autre élément de leur sérénité, ils le puisaient dans le milieu qui les entourait. Il n'est certainement pas exagéré de parler de ferveur pour caractériser le sentiment que leur témoignait la nation britannique. Ferveur qui revêtait des formes diverses : c'était l'inlassable sollicitude des femmes qui veillèrent à leurs débuts et qui accomplirent ensuite, quatre années durant, de discrets miracles pour rencontrer tous leurs besoins ; c'était le cordial accueil dans les familles de tous les comtés d'Angleterre ou d'Ecosse qui s'ouvraient aux permissionnaires et s'ingéniaient à leur offrir, pendant quelques semaines, l'impression du foyer retrouvé. C'était la confiance absolue du commandement britannique qui, localement, considérait l'École comme une unité d'élite et la faisait bénéficier des avantages matériels et moraux réservés à de telles unités.

C'était enfin les acclamations des foules, celle de Londres, et surtout celles des petites villes du Worcestershire dont l'enthousiasme se déchaînait quand, au cours d'un défilé, apparaissait soudain, sur un fond de baïonnettes, le fanion tricolore des Free French Cadets à l'uniforme sombre, un peu désuet, et dont les visages encore enfantins, blêmes de fierté, se tournaient au commandement pour honorer quelque vieux colonel anglais, bouleversé d'émotion, et qui rendait le salut d'un geste large, parce qu'il sentait bien que c'était la France loyale, la vraie France qu'il saluait ainsi.



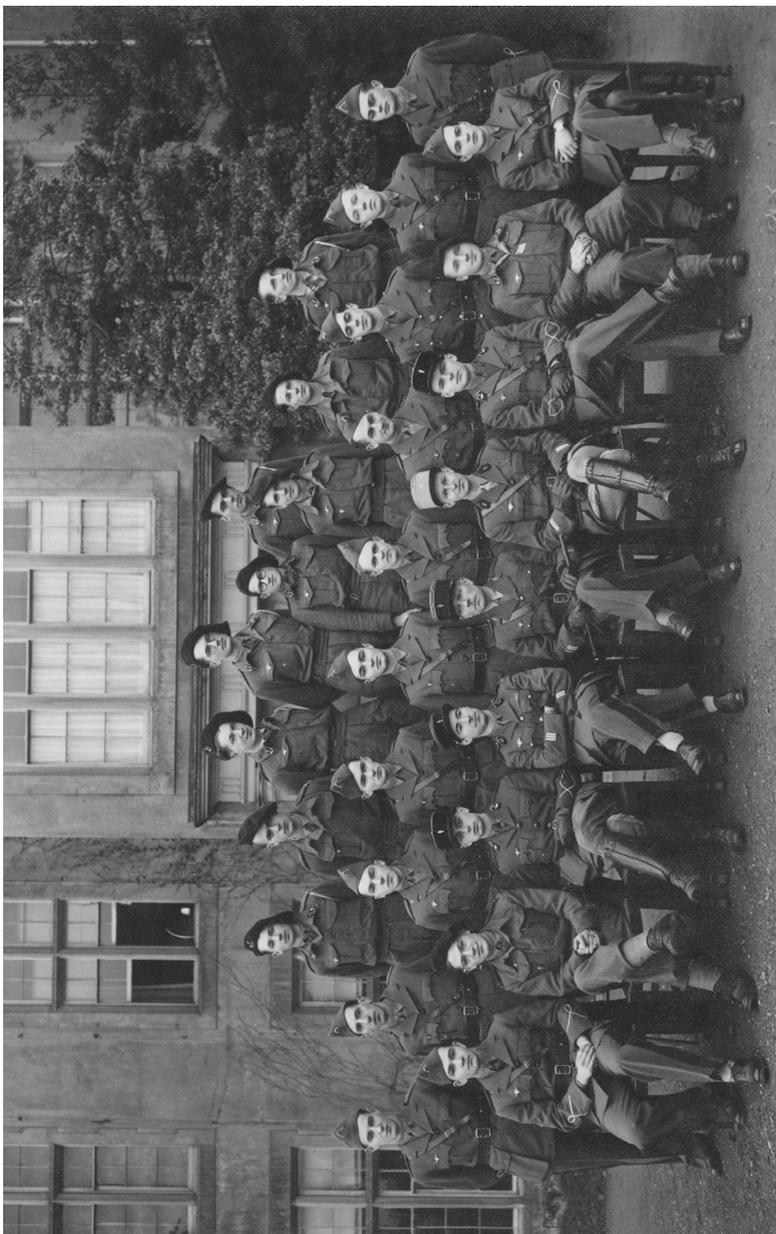
Promotion "Libération" – juin 1942

Cette ferveur du peuple anglais s'ajoutait heureusement au réel prestige, à la faveur marquée dont jouissaient les jeunes Cadets au sein de la France Libre, prestige et faveur dont les manifestations, aussi discrètes que touchantes, contribuèrent si fort à la formation de leur esprit. Sans que jamais aucun mot embarrassant n'ait été prononcé à ce sujet, les Cadets se savaient aimés de leurs chefs, de leurs grands chefs, les plus éminents et les plus glorieux.

Ce n'était pas un secret que la prédilection que nourrissait le général de Gaulle pour ses «petits soldats », comme il les appela, avec une émotion contenue qui les galvanisa, au cours de la soirée organisée pour la Noël 1940 qu'il passa parmi eux. Oui, cet homme réputé si froid, aux sourires si rares, si préoccupé par les énormes responsabilités qu'il soutenait, se détendait ouvertement quand il déjeunait sous la grande tente, parmi cette belle jeunesse qui le vénérât sans timidité.

Il est traditionnel dans l'armée française de blaguer le cliché qui fait du colonel le père du régiment. Pourtant, c'était bien une responsabilité du genre paternel qu'assumait le grand Chef à l'égard de ces «petits jeunes» provisoirement sans famille, et, avec lui, tous les généraux qui commandèrent successivement les Forces Françaises Terrestres en Grande-Bretagne : le général Angenot, le général Bureau, le général Monclar, le général Renouard, le général Marchand. C'est grâce à leur constante bienveillance et à leur affection agissante que tous les problèmes d'organisation furent immédiatement résolus, que tous les vœux de la direction de l'École, même quand ils sortaient du cadre des règlements, se trouvèrent comblés.

La même libéralité fut observée dans la composition du cadre de l'École. Les meilleurs officiers d'active y furent affectés d'autorité, et c'est à leur présence, au premier chef, que l'École des Cadets put porter le titre de Saint-Cyr de la France Libre sans en être accablée.



Promo "Bir Hakeim" — Décembre 1942

Ces éducateurs étaient secondés dans leur mission, d'abord par d'excellents sous-officiers à qui incombait le soin assez ingrat d'inculquer le solide rudiment du métier à de jeunes « chiens fous », volontiers taquins, et aussi par une phalange remarquable d'auxiliaires complètement dévoués à leurs tâches, depuis les professeurs civils, le padre, la matrone-infirmière, les volontaires canadiennes, anglaises ou françaises jusqu'aux fines escouades de mécaniciens, d'armuriers, de garde-magasins, de femmes de ménage et de cuistots, sans oublier le marmiton-clairon qui, dans les grandes occasions, « ouvrait le ban » à pleins poumons, indifférent aux puissantes fausses notes qu'il tirait de son bugle minuscule.

Tout ce monde formait une équipe homogène qui donna un rare exemple de coopération dans la camaraderie, quels que fussent l'âge, le grade, le sexe ou la fonction.

Cette fraternité de fait, entre tous et toutes, se manifestait sans contrainte à l'occasion du baptême des promotions sortantes. C'était une belle fête, longuement préparée et toujours réussie. Un avant-goût en était offert par l'essayage des tenues commandées dès avant l'examen, un tailleur entreprenant du voisinage ayant accepté, pour enlever le marché, de passer par profits et pertes les recalés en puissance. Il s'agissait de tenues de « précision », comme disent les soldats, d'une gabardine un peu mince peut-être, mais suffisante en tout cas pour emplir d'aise un Aspirant frais émoulu. Elle était d'ailleurs complétée de prestigieux accessoires, dont le baudrier, le stick et le sifflet.

Après un dernier regard au galon en chevron, déjà cousu, mais qui restait à conquérir; on oubliait un instant ces frivolités pour plonger bravement dans la vague menaçante des récapitulations, des « colles », des épreuves enfin, au cours



Promo "Fezzan-Tunisie" – Juin 1943

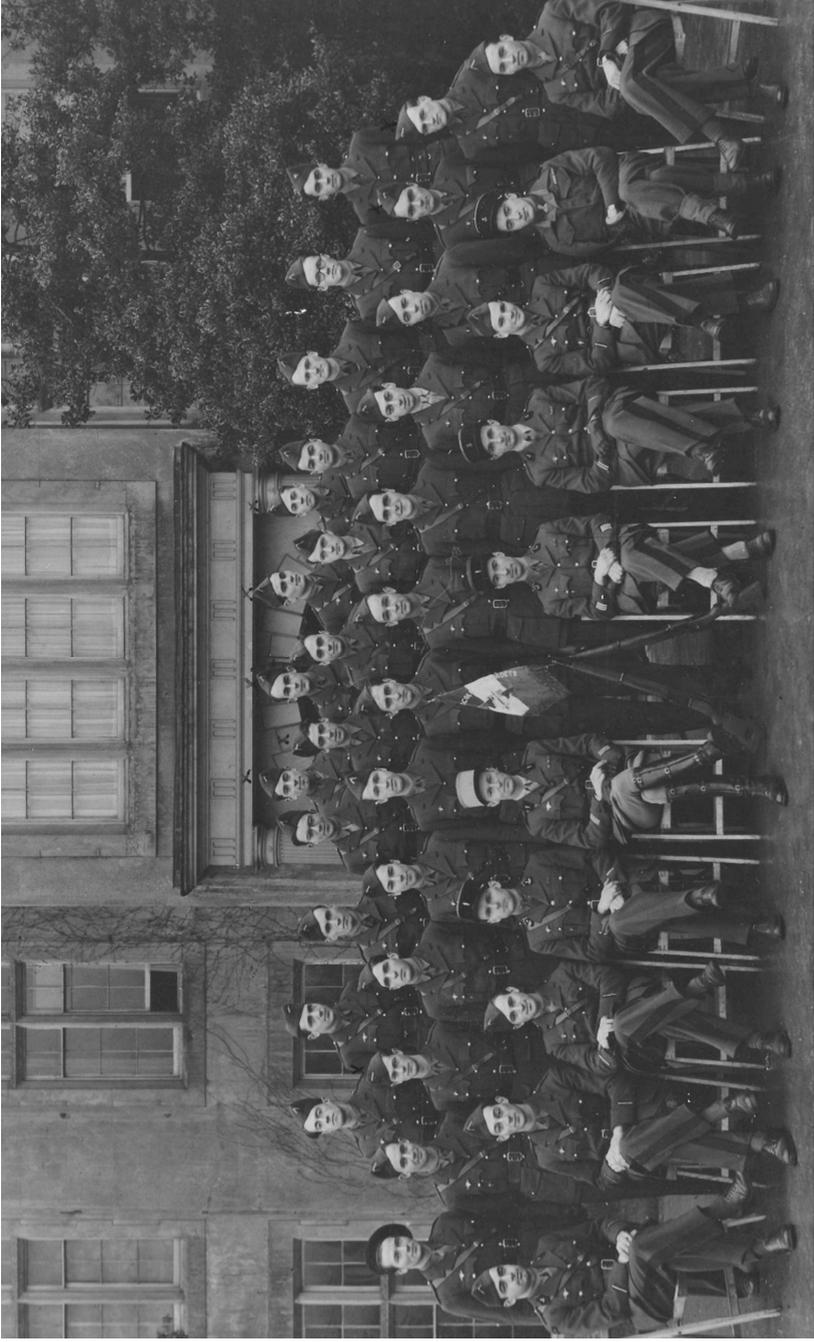
desquelles on n'échappait au remontage de la mitrailleuse les yeux bandés, que pour retomber dans les traquenards d'un thème anglais, patauger dans le texte sacré des règlements d'infanterie, et finalement s'échouer, les mains moites, sur les paisibles coteaux de Bewdley que l'examineur de «combat» transformait, par l'imagination, en champ de bataille hérissé de dispositifs biscornus.

Le palmarès proclamé, l'heure était à la détente. Les élus rayonnaient sans vergogne, ruminant déjà « l'amphi-garnison ». Les malchanceux, consolés sur le mode bourru, s'apprêtaient philosophiquement à rempiler, à moins qu'ils ne fussent affectés, nantis des galons de caporal ou de sergent, aux formations du Camp de Camberley.

Et puis, le grand jour se levait, au programme chargé. Dès l'aube, c'était le train ordinaire d'une préparation de revue, à base de « briquage », de fièvre et de galopades.

Tout était fin prêt quand le général de Gaulle, ou son représentant, descendait de voiture, dans la pétarade de l'escorte d'honneur sélectionnée parmi les Cadets-motards les mieux en selle. La cérémonie était simple et brève à l'ordinaire. Pourtant celle qui marqua la sortie de la dernière promotion et la dissolution de l'École fut exceptionnellement brillante : devant le général Kœnig, entouré de hautes personnalités françaises et britanniques, les Cadets défilèrent pour la dernière fois dans les allées de Ribbesford, précédés d'un drapeau qu'on avait confié à leur garde, et aux accents de la «Galette », la marche fameuse des Saint-Cyriens.

Parfois le soir même, parfois le jour suivant, la fête se poursuivait en famille. Après le dîner de gala et les allocutions rituelles, les nouveaux promus «dégageaient» sans pitié leurs maîtres vénérés. Pour les non-initiés, dégager dans ce sens très



Promo "Corse et Savoie" – Décembre 1943

particulier, signifiait qu'à la faveur d'un scénario burlesque, composé pour la circonstance, toute la gradaille, puisqu'il faut l'appeler par son nom, était représentée par une troupe de Cadets particulièrement observateurs qui s'ingéniaient et réussissaient trop bien, il convient de le reconnaître, à caricaturer les allures, l'accent, le ton, les tics du Poireau, du Chichi, du directeur de la Mili, des instructeurs, de tous ceux, en bref, qui, au cours de la session, avaient incarné l'autorité.

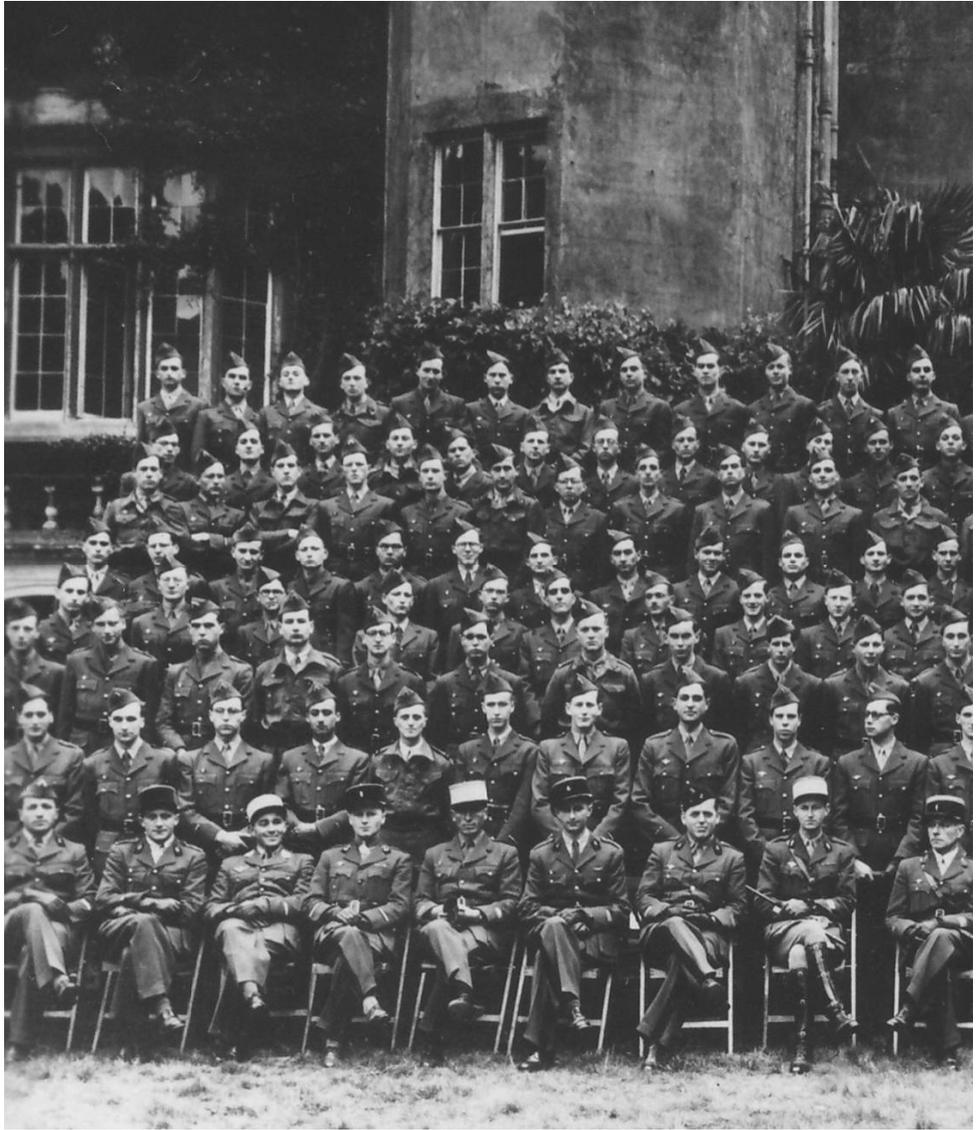
Une nuit mondaine clôturait le cycle des réjouissances, messieurs les Aspirants recevaient, arborant le grand pavois, vareuses sanglées sur des torsos glorieux, pantalons rafraîchis d'un ultime coup de fer, cuirs étincelants, linge impeccable, sourires et vocabulaire de bonne compagnie. Les invités arrivaient bientôt, parmi lesquels de fraîches demoiselles, elles aussi toutes voiles dehors, formaient une écrasante majorité. Le sévère casernement retrouvait pour quelques heures sa vocation de galant manoir, avec salons de bal, buffets, bars, jazz et flonflons, grands rires juvéniles et marivaudages au clair de lune.

Les lampions éteints, venait l'heure de la séparation. Et le « Chant des adieux », entonné à la dernière minute, traduisait fidèlement les sentiments de tous, faits de regrets poignants et d'invincibles espérances.

Par-dessus ces appuis, venus en somme de l'extérieur, offerts par l'époque et le milieu, agissait en dernier lieu la force d'âme que les Cadets trouvaient dans leur propre fond, dans leur profonde et parfois secrète personnalité. Personnalité collective d'abord, avec son ciment précieux, la camaraderie, ce sentiment fait d'altruisme, d'abnégation au besoin, de confiance sans réserves, de fraternité souvent plus réelle que celle imposée par la nature.

Les circonstances ont voulu que, dans cette École, vécussent en commun des jeunes gens aux origines, aux tendances, aux antécédents les plus divers : il y avait parmi eux des aristocrates, de grands bourgeois, des fils de fonctionnaires et d'ouvriers ; des catholiques, des protestants, des israélites, des indifférents ; des enfants gâtés dont les premières années avaient été pénibles : il y avait aussi, aux côtés des Français de la métropole et de l'Empire, des Franco-Anglais qui avaient demandé à servir avec nous, sans que les autorités britanniques y fissent jamais opposition ; il y avait même des étrangers complets : un Belge, un Luxembourgeois, un Suédois, un Haïtien, un Italien, de ceux qui professent que tout homme a deux patries, la sienne et puis la France. Eh bien, cet esprit d'entente qui paraît si définitivement étranger à notre monde déchiré, si difficile à faire naître même à l'intérieur d'une seule patrie, il s'était implanté solidement, après une brève période d'adaptation, entre tous les Cadets.

Cette camaraderie puissante n'excluait pas, cela va sans dire, les affinités personnelles, mais elle dominait tous les groupes. Naturellement elle avait donné naissance à toutes sortes de traditions officieuses, à une collection commune de souvenirs et de projets, à une manière de code réservé aux seuls initiés, à un secret collectif enfin, joyeusement et jalousement gardé, et que le commandement, avec ses grosses bottes et ses étranges conceptions de la vie, n'avait pas à connaître. Il ne s'y aventurait point d'ailleurs, d'autant plus que cette sympathique complicité était bien le plus efficace auxiliaire de la discipline réglementaire. Car si les Cadets faisaient bloc - et quel bloc ! - pour couvrir un camarade coupable ou pour élaborer quelque déplorable canular dont serait victime un professeur prédestiné,





Promo " 18 juin " – Juin 1944

par contre le bloc intervenait rudement avec sa conscience collective, pour étouffer clans l'œuf tout acte ou toute manifestation contrevenant à leur code de chics types, pour soutenir le moral qui défaille un soir, pour redresser les dangereuses dérives.

Et il n'est que d'observer avec quelle joie sobre de mots, mais totale, ils se retrouvent aujourd'hui, pour apprécier la solidité, la beauté de l'affection qui les unissait, et pour justifier, du même coup, la renaissance de leur groupement humain, sous la forme d'une Amicale.

Un des sentiments dominants de leur commun état d'âme, en ces temps que j'évoque, était l'espoir, ou, plus exactement, la somme des espoirs très particuliers que chacun d'eux couvait dans le retrait de son âme.

Il faut faire aujourd'hui un réel effort de mémoire et d'imagination pour se reporter à cette période d'attente où le glorieux dénouement nous était encore caché. Maintenant que les buts militaires de la dernière guerre ont été l'un après l'autre atteints, tous les grands événements de la fin semblent s'être déroulés selon une logique implacable et former un enchaînement d'actions et de succès qui ne pouvaient pas ne pas être ce qu'ils furent. Or, rien n'est plus éloigné de la vérité. Jusqu'en juin 1944, on ne savait rien, on avait renoncé à prévoir, on vivait au jour le jour sur son capital de foi pure. On pressentait, bien sûr, qu'à une date prochaine, prédestinée, ce serait l'assaut, puis l'entrée à Paris, la libération, la victoire, mais tout cela n'avait pas encore pris la forme d'images désormais familières, et chacun donnait à l'avenir la couleur de sa personnalité.

Pour les Cadets, c'était un beau rêve héroïque et tendre. Héroïque, parce que passait en lui le fracas enivrant des charges

irrésistibles. Tendre, parce qu'il aboutissait à la délivrance des siens, le père vieilli par l'épreuve, la mère dévorée d'inquiétude, les petits frères et les petites sœurs qui, un jour merveilleux après que le tumulte des combats aurait un peu reculé vers l'est, verraient surgir leur « grand », bronzé, casqué, viril, vainqueur; et qui se jetteraient dans ses bras en lui disant, avec des larmes : « Te voilà ! Te voilà enfin ! Nous savions bien que tu viendrais nous sauver »

Pour beaucoup, hélas, le beau rêve ne se réalisa jamais, car ils tombèrent avant même d'entrevoir leur « chez eux ». Mais ce rêve, ils l'ont vécu intensément, il a enchanté leur brève jeunesse, ce fut leur bien concret, la suprême récompense accordée par avance à leur suprême sacrifice.

André Beaudouin
(1900-1973)
Commandant l'École
des Cadets de la France Libre



**RibbesfordHouse – 20 mai 1961
Inauguration e la plaque commémorative**

A l'occasion du 80^{ème} anniversaire de la création de l'Ecole militaire des Cadets de la France Libre et de la remise de son fanion à l'Ecole par le Général de GAULLE à MALVERN le 13 septembre 1941, l'Association du souvenir des Cadets de la France Libre célèbre 80 ans de relations continues, chaleureuses et confiantes avec le Royaume-Uni

Aucun Cadet n'a pu oublier l'accueil qu'il a reçu de 1940 à 1943 en arrivant sur le sol britannique pour rejoindre LONDRES et le Général de GAULLE. Ces jeunes gens, meurtris par l'occupation de leur pays, l'injure de l'Armistice, l'éloignement de leur Patrie et de leur famille, ont toujours trouvé du réconfort et de la bienveillance de la part de leurs hôtes qui ont su les accueillir et recevoir jusque dans leurs foyers. De cela, ils leur furent et restent toujours reconnaissants. Des liens d'amitié et d'affection se sont maintenus après la Guerre et demeurent encore aujourd'hui.

A une rencontre résultant des circonstances de la guerre, s'est substituée dès le retour à la paix en 1945 une volonté de maintenir les liens entre les Cadets et leurs hôtes britanniques. Ces liens, au-delà des rencontres individuelles et de quelques unions matrimoniales nouées entre Cadets et jeunes filles britanniques, ont été entretenus d'abord par l'Amicale des Cadets, puis plus récemment par l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre (ASCFL).

En s'en tenant aux seules rencontres collectives de l'Amicale sur le sol du Royaume-Uni, on notera la première rencontre à l'occasion de l'inauguration du « banc du souvenir » à MALVERN en juin 1949. Une importante délégation de Cadets est accueillie par les autorités britanniques et par la direction de l'Ecole.

Il faudra attendre mai 1961 pour l'apposition d'une plaque commémorative à RIBBESFORD, en présence d'une délégation de Saint-Cyr. Cette plaque, rédigée en français et en anglais, est inaugurée par M. TRIBOULET, ministre des Anciens Combattants et Sir AGNEN, Lord-Lieutenant des Midlands.

Puis ce sera le 30^{ème} anniversaire du transfert de MALVERN à RIBBESFORD qui sera célébré en mai 1972 par une importante délégation de l'Amicale qui se rendra à MALVERN, à BEWDLEY (RIBBESFORD) puis à EDIMBOURG où elle sera reçue par leur ancien instructeur Louis de CABROL, alors consul général de France dans cette ville. Une photo souvenir rend compte de cette visite.

La même année, la princesse Alexandra d'Angleterre se rend à BEWDLEY où elle rencontre une délégation de Cadets.

Le 18 juin 1980, l'Amicale fait un voyage commémoratif à LONDRES pour le 40^{ème} anniversaire de l'Appel. Elle est reçue à l'Ambassade de France.

En juin 1984, les Cadets sont présents lors du dévoilement par la Reine Mère de la plaque officielle du Conseil du Grand Londres sur la façade de l'immeuble de Carlton Gardens. Ils participent également à BEWDLEY et RIBBESFORD aux cérémonies du 40^{ème} anniversaire de la fermeture de l'Ecole des Cadets.

Il faudra attendre mars 1988 pour une nouvelle visite de l'Amicale à MALVERN et BEWDLEY ; à MALVERN, avec le dépôt d'une gerbe au Monument aux morts, suivi d'un défilé de la Promotion « Cadets de la France Libre », arrivée de France par parachutage, et réception par la direction du Collège ; à BEWDLEY ensuite avec le dévoilement d'une plaque commémorative au Town Hall, puis avec le défilé dans les rues de la ville des Saint-Cyriens de la Promotion « Cadets de la France Libre ».

En juin 1993, l'Amicale participera à l'inauguration de la statue du général de GAULLE à Carlton Gardens, en présence de la Reine Mère, du Chancelier de l'Ordre de la Libération et de Jacques CHIRAC, maire de PARIS.

L'année suivante, en mai, aura lieu un nouveau voyage commémoratif à MALVERN et RIBBESFORD pour le 50^{ème} anniversaire de la fermeture de l'Ecole, avec réception à l'Hôtel de Ville de BEWDLEY et plantation d'un « arbre du souvenir » dans les jardins de la Mairie.

En juillet 1995, à nouveau grâce à l'entregent et à la notoriété de René MARBOT qui réside alors à LONDRES, une délégation des Cadets est reçue à Clarence House par la Reine Mère qui, comme sa fille la Reine Elisabeth II, a toujours porté une attention bienveillante et chaleureuse aux Français Libres en général, et aux Cadets en particulier. Rappelons ici que les Cadets ont souvent été sollicités entre 1941 et 1943 pour participer à des défilés et manifestations patriotiques à LONDRES en présence du Roi et de la Reine!

En mai et juillet 1997, l'Amicale participe au pèlerinage de la Promotion « Commandant MORIN » à MALVERN et RIBBESFORD, en l'honneur de leurs « grands anciens », puis une délégation de Saint-Cyriens et de Cadets est reçue de nouveau par la Reine Mère à laquelle est remis symboliquement un Casoar, couvre- chef de cérémonie des Saint-Cyriens et donc des Cadets dont

les Promotions sont depuis 1954 considérées à part entière comme des Promotions de Saint-Cyr.

En juin 1999, une nouvelle cérémonie du souvenir conduit l'Amicale à BEWDLEY où est inaugurée une vitrine consacrée aux Cadets dans le musée historique de la ville. Un sabre de Saint-cyrien est remis au County Council.

Puis le 18 juin 2002, l'Amicale se rend à LONDRES pour l'anniversaire de l'Appel. Au pied de la statue du Général de GAULLE, un hommage solennel est rendu aux Cadets.

En février 2005, les Cadets sont à LONDRES pour visiter le Musée CHURCHILL.

En juin 2010, une importante délégation française parmi laquelle se trouvent des Cadets et des familles de Cadets participe à LONDRES au 70^{ème} anniversaire de l'Appel du 18 juin, en présence du Président de la République française, Nicolas SARKOZY.

Après la dissolution en 2010 de l'Amicale et les efforts des Anciens pour relancer une dynamique du souvenir des Cadets, il faudra attendre fin 2014 pour la création de l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre (ASCFL).

Du 3 au 5 juin 2016, la nouvelle Association part sur les traces des Cadets avec son Président René MARBOT. Ce sera l'occasion pour les familles et enfants de Cadets et de leurs instructeurs de découvrir les lieux désormais historiques où ont séjourné leurs aînés et parents afin de se préparer à reprendre pied sur le sol national après leur formation à MALVERN et RIBBESFORD. Rencontres avec les autorités locales à BEWDLEY, avec le Directeur du Collège de MALVERN, visites des locaux des Cadets (House n°5 à MALVERN et Manoir de RIBBESFORD).

Cette visite a permis aux familles de faire connaissance avec Merryn et Columb HOWELL qui après le décès de leurs parents, propriétaires de RIBBESFORD, ont conservé pieusement les traces de la présence des Cadets dans leur propriété.

L'année 2021 est l'occasion de célébrer le 80^{ème} anniversaire de la création de l'Ecole, et en septembre, de la remise à MALVERN par le Général de GAULLE, du fanion de l'Ecole aux cadets de la première promotion. Une occasion de

reprendre le chemin de LONDRES, MALVERN et RIBBESFORD pour aller à la rencontre des souvenirs qui nous rassemblent au travers des actions glorieuses de nos pères, Cadets et instructeurs de l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre.

« **Destins croisés** » des Cadets issus de couples franco-britanniques² Quatre cadets Franco-Britanniques à l'Honneur

Georges-William TAYLOR est né le 25 août 1924 en Gironde. En juin 1940, son père, citoyen britannique s'embarque avec ses quatre enfants le 16 à bord d'un cargo hollandais à la Pointe de Graves, qui rejoint Falmouth après quatre jours de traversée dure et périlleuse. Doté de la double nationalité, il choisit de servir dans l'Armée française. Mais il n'a pas encore seize ans et après trois mois passés à Camberley, il est dirigé sur l'Ecole Militaire des Cadets qui vient de s'installer à Malvern au début de 1941. George (Bill pour ses camarades) s'affirme par ses qualités et sort « major » de sa promotion « Bir-Hakeim », en décembre 1942. Il se porte rapidement volontaire pour rejoindre les parachutistes SAS et est incorporé au 2^{ème} RCP fin 1943 après un passage à la Brigade de la Légion commandée par le Général Monclar. Il participe dès juin 1944 à la campagne de libération de la France et se fait remarquer par ses exploits : missions de sabotage en Bretagne, organisation du maquis et du camp de Saint-Marcel, désorganisation de l'ennemi en retraite au sein du 2^{ème} RCP, avec de nombreuses jeeps armées, en Bretagne, puis dans le Limousin et le Berry, le Nivernais et la Bourgogne. Ses exploits sont reconnus par l'attribution de la Légion d'Honneur et de la « Military Cross ». Fin 1944, on le retrouve dans les Ardennes face à la poussée allemande de Von Rundstedt. Il se fait à nouveau remarquer pour son audace et sa bravoure et participe à l'avancée des troupes américaines sur Bastogne., ce qui lui vaut l'attribution de la « Silver Star » américaine. Après une brève permission et un retour en Grande Bretagne pour préparer l'opération Amherst sur la Hollande et l'offensive britannique en direction de l'Allemagne du Nord, il est parachuté avec son stick dans la région de Drenthe Au cours d'un engagement avec des troupes SS en nombre près d'Orvelte, il est mortellement atteint par les balles ennemies. C'est la fin d'un

² Source : Mémorial des Cadets franco-britanniques de la France Libre (édité en octobre 1968 par l'Amicale des Cadets de la France Libre

parcours guerrier exceptionnel. Le plus jeune officier du 2^{ème} RCP « d'une ardeur foudroyante, aux innombrables coups d'éclat » vient d'entrer dans la légende. A titre posthume, il recevra la « Croix de Bronze » néerlandaise, puis sera fait Compagnon de la Libération. Surement l'un des héros les plus emblématiques des Cadets.

Robin WRENACRE est né à Londres en 1925 de père anglais et de mère française. Bien que sujet britannique, il choisit de servir dans les Forces Françaises libres. Incorporé à l'Ecole Militaire des Cadets, il gagne son galon d'aspirant dans les rangs de la promotion « Bir-Hakeim ». Il est envoyé au Proche-Orient au printemps 1943 et chargé d'une mission de liaison à Beyrouth entre l'Etat-Major du Général Monclar et celui du Général anglais Paget. Démobilisé en avril 1945, il retourne à la vie civile en Angleterre mais demande à servir à nouveau en 1955 dans la Légion Etrangère engagée en Afrique du Nord, où il est affecté à la 13^{ème} Demi-Brigade, comme officier de renseignements du 3^{ème} Bataillon du 1^{er} Régiment Etranger qui opère dans le Nord-Constantinois. Il obtient deux citations pour ses actions et initiatives, puis deux nouvelles citations à la tête d'une harka de cent vingt hommes pour des actions audacieuses et victorieuses menées de jour et de nuit contre les rebelles. Après une nouvelle citation en janvier 1960 avant son départ d'Afrique du Nord, il est nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Muté à Madagascar contre son gré, il démissionne en juin 1960. Recruté par Moïse Tshombé, lors de l'indépendance du Congo, Il disparaît mystérieusement dans cette période particulièrement troublée. Il restera aux yeux de ses amis comme un combattant du Monde libre.

Charles-Albert WITT est né en novembre 1919 à Sydney en Australie. Il est sujet britannique d'origine, quoique sa mère soit française. Il choisit de combattre dans les Forces Françaises Libres qu'il rejoint le 25 avril 1941 à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie. Puis il est dirigé sur l'Angleterre où il débarque en juillet 1942 après un long et périlleux voyage. Il est incorporé à l'Ecole Militaire des Cadets et en sort avec le grade d'aspirant en juin 1943 dans la promotion « Fezzan-Tunisie ». Il est alors affecté à la 1^{ère} Division Française Libre, 4^{ème} Brigade, bataillon de Commandement. La 1^{ère} DFL est bientôt en action dans la glorieuse Campagne d'Italie. Vers la mi-juin 1944, elle combat au nord de Rome. Le 10 juin, sa Jeep saute sur une mine allemande entre Viterbo et Monte Fiascone. L'aspirant Witt est tué sur le coup et est inhumé au cimetière militaire français de Viterbo.

Ralph FIRTH, James POOLE, Jean Luc SCHERDLIN

Trois cadets franco-anglais qui feront la bataille de France au sein du régiment de marche du Tchad, dans la 2^e DB

Ralph Firth est né à Levallois Perret en mai 1926 de père Anglais et de mère Française. Il a 13 ans en 1939 lorsque se déclare la guerre. Sa famille est réfugiée près de Carcassonne et quitte la France en mai 1941 avec les passeports fournis par le consulat américain de Marseille. Il traversera l'Espagne, le Portugal, puis rejoindra Gibraltar et atteindra l'Angleterre le 6 août 1941. Le 17 décembre 1941, le général de Gaulle se fait présenter les Français réfugiés à Leeds et demande au jeune Ralph (15 ans) ce qu'il veut faire plus tard. Ralph se lance et affirme vouloir combattre avec les Français Libre. Le général fait en sorte qu'il puisse rejoindre l'école des cadets dès ses 16 ans ce qu'il ne manque pas de faire. Il sort aspirant dans la promotion Corse et Savoie et rejoint la 2^e DB au Maroc. Il fera avec brio la campagne de France comme adjoint puis chef de section au sein du RMT dans la 2^e DB. Il poursuivra ensuite une carrière militaire dans l'armée Française. Il est le seul cadet à avoir atteint le grade de général.

James Poole est né le 21 juin 1924 à Grasse, **Jean-Luc Scherdlin**, pour sa part est né en novembre 1925 à Boulogne-Billancourt. Comme Ralph, ils sortiront Aspirants dans la promotion Corse et Savoie et rejoindront la 2^e DB au Maroc.

Ces Cadets franco-britanniques aux parcours variés sont le symbole à la fois de la ténacité et du courage des jeunes Français qui ont rejoint La France Libre et le Général de Gaulle et de la fierté et de l'audace de leur filiation britannique. C'est cette alchimie qui, 80 ans après la création de l'Ecole des Cadets, est la source et le signe de l'amitié indéfectible entre nos deux Pays.

L'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

L'ASCFL créée en décembre 2014 a repris le flambeau de l'ancienne Amicale des Cadets qui a vécu de la fin de la Guerre jusqu'en 2010.

Notre association, fidèle à l'engagement que nous avons pris auprès de Pierre LEFRANC et Serge ARVENGAS, aujourd'hui disparus, de poursuivre l'œuvre de l'Amicale, veut non seulement entretenir le souvenir des Cadets, mais aussi participer à la transmission des valeurs qu'ils ont portées, notamment vers les jeunes générations, qui ont besoin aujourd'hui plus que jamais de repères. En ce sens, l'association a l'ambition de rejoindre les initiatives poursuivies à cette fin par la Fondation Charles De Gaulle avec laquelle nous travaillons ensemble au 5 rue de Solferino et par la Fondation de la France libre dont l'ASCFL constitue une délégation thématique.

Deux tâches principales nous ont occupés ces premières années.

D'abord, la recherche effective de notre reconnaissance favorisée par notre statut juridique d'association. Nos premiers contacts officiels sont allés vers ceux avec lesquels nous sommes appelés à travailler : La Fondation de la France Libre, la Fondation Charles de Gaulle, la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, le Gouverneur des Invalides, le Gouverneur militaire de Paris, l'Ordre de la Libération, l'ECPAD mais aussi les associations poursuivant des buts identiques aux nôtres (associations de la 1^{ere} DFL, de la 2^{ème} DB, des familles de parachutistes SAS,..). Nous avons aussi noué des contacts avec la Saint-Cyrienne et avec la Promotion de Saint-Cyr "Cadets de la France Libre".

Ensuite, un solide travail de mémoire est poursuivi en matière de recensement d'archives concernant les Cadets, dans le prolongement des travaux entrepris par l'Amicale mais aussi par André CASALIS, historiographe des Cadets et lui-même, Cadet de la Promotion « Libération ». Ce travail est d'ores et déjà engagé en scannant les documents nombreux en notre possession. Il conviendra ensuite de les archiver en profitant de l'expérience et de l'appui des conseils scientifiques des deux Fondations qui nous parrainent. Puis viendra le temps de

l'analyse et de l'exploitation de ces documents et fonds photographiques et cinématographiques avec l'appui, nous le souhaitons, de spécialistes et d'universitaires. C'est avec cet objectif que l'association s'est dotée d'un Comité de l'Histoire

Nous avons également mis en place le site web <http://cadetfrancelibre.fr/> pour rendre accessible à un large public l'épopée des cadets.

Nous avons par ailleurs entrepris de nouer des contacts réguliers au Royaume-Uni avec les autorités du Collège de MALVERN ainsi qu'avec la Mairie de BEWDLEY et les propriétaires du manoir de RIBBESFORD, lieux d'implantation de l'Ecole des Cadets.

Voilà les tâches auxquelles nous nous sommes attelés avec enthousiasme et peut-être avec un peu d'inconscience "dans l'esprit Cadet".

Nous avons tenu à ce que les anciens Cadets soient porteurs de ce travail et que l'Association soit présidée par l'un d'entre eux. René MARBOT (décédé en décembre 2020), assisté de Claude VOILLERY (décédé en avril 2019) et d'Etienne LAURENT (décédé en juin 2017), a pris à bras le corps cette responsabilité. Son énergie, son entregent et son excellente mémoire ont été une richesse pour notre association naissante et ses travaux.

Enfants de Cadets et d'instructeurs des Cadets, ou admirateurs et amis des Cadets sans liens familiaux directs, nous avons conscience qu'il nous faut profiter de ce capital irremplaçable que constituent les Cadets encore en vie.

Nous serons heureux de vous compter parmi nous et de poursuivre avec vous ce travail de mémoire en hommage aux "Cadets de la France Libre"

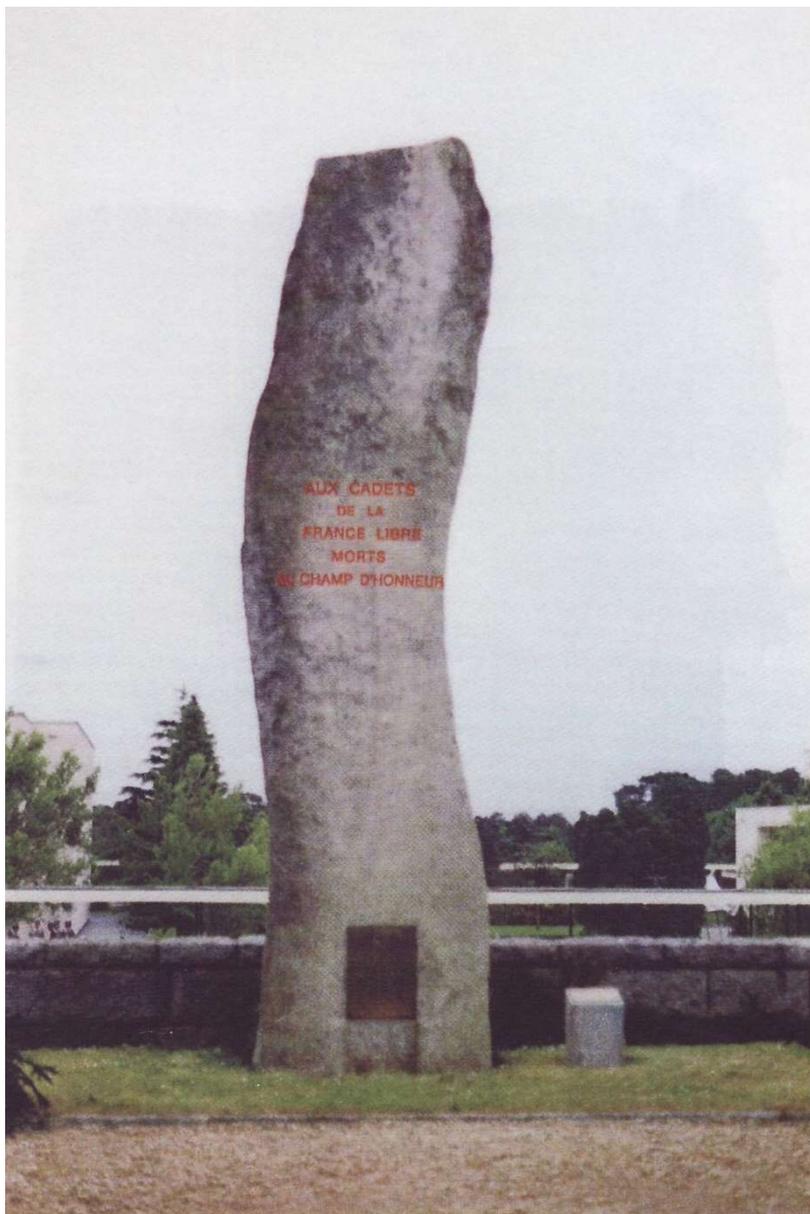
Pierre MOULIÉ, Président

Pour en savoir plus

Notre site <http://cadetfrancelibre.fr>



Le drapeau de l'École des Cadets conservé à St-Cyr Coëtquidan est décoré de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre 39-45 avec palme, de la Médaille de la Résistance et de la Croix de Guerre Luxembourgeoise



**Menhir dressé à Saint-Cyr-Coëtquidan
A la mémoire des cadets morts pour la France**